

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ A SON ALTESSE  
ROYALE MGR. LE DUC D'ORLEANS,  
RÉGENT DE FRANCE, CONCERNANT LA  
PRÉCIEUSE PLANTE DU GIN-SENG DE  
TARTARIE DÉCOUVERTE EN AMÉRIQUE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649776498

Mémoire Présenté à son Altesse Royale Mgr. Le duc d'Orleans, Régent de France, Concernant la Précieuse Plante du Gin-Seng de Tartarie Découverte en Amérique by Joseph-François Lafitau

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU**

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ A SON ALTESSE  
ROYALE MGR. LE DUC D'ORLEANS,  
RÉGENT DE FRANCE, CONCERNANT LA  
PRÉCIEUSE PLANTE DU GIN-SENG DE  
TARTARIE DÉCOUVERTE EN AMÉRIQUE**



MÉMOIRE 7/6

PRÉSENTÉ A SON ALTESSE ROYALE MGR.

# LE DUC D'ORLÉANS

RÉGENT DE FRANCE,

CONCERNANT LA PRÉCIEUSE PLANTE DU GIN-SENG DE TARTARIE,

Découverte en Amérique par le Père

**JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU,**

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

MISSIONNAIRE DES IROQUOIS

DU SAULT ST. LOUIS.



NOUVELLE ÉDITION,

Précédée d'une notice biographique, par M. Hospice Verreau,  
Principal de l'École Normale Jacques-Cartier  
et accompagné d'un portrait du Père Lafitau, d'un fac-  
similé de son autographe et  
de la planche représentant le gin-seng.



MONTREAL

TYPOGRAPHIE DE SENECAL, DANIEL ET COMPAGNIE,

No. 4, Rue Saint Vincent,

1858.



*J. Lafitau J. Missionnaire  
au Sault St. Louis*



L.L. H. H. H. H.  
G. H. H.  
1827

## LE PÈRE LAFITAU

### ET LE GIN-SENG.

L'ancien gouvernement du Canada ne fut, on commence à en convenir aujourd'hui, ni si indifférent au développement des ressources du pays, ni si ignorant de ses richesses géologiques et botaniques, qu'on avait pu le croire. Il est au contraire bien constaté que, tandis que l'exploration géographique de toute l'Amérique du Nord était alors beaucoup plus complète qu'elle ne l'a été jusqu'à ces dernières années, tout ce qu'il y avait d'important au point de vue géologique avait été indiqué et presque toutes les exploitations du territoire et de ses produits commencées avec succès. Le gouvernement avait même créé ou favorisé diverses branches d'industrie qui ont été, depuis, complètement abandonnées, comme on pourra s'en convaincre en parcourant l'Histoire du Canada de M. Garneau, et le Tableau des Progrès Intellectuels et Matériels du Canada, par M. Bibaud, jeune.

L'histoire naturelle du pays avait été étudiée par des hommes spéciaux ; et la Flore canadienne avait été décrite non seulement dans l'excellent ouvrage de Charlevoix, dont les gravures ne le cèdent en rien à ce qui peut être fait de mieux de nos jours ; mais encore dans plusieurs mémoires publiés dans les recueils des académies ou dans des lettres et relations que l'on se disputait avec avidité. Autant le Canada est aujourd'hui profondément ignoré de la France, autant alors il excitait d'intérêt.

Les Jésuites, qui ont joué un si grand rôle dans la colonisation de l'Amérique, ont aussi pris une place distinguée parmi les historiens et les naturalistes du nouveau monde. Leurs curieuses relations, qui se réimpriment actuellement à Québec, abondent en renseignements et en descriptions de tout genre, et sont d'autant plus précieuses que, non seulement chaque père jésuite a profité de ses propres observations, mais a de plus réuni et fait valoir celles de ses confrères. Dans une communauté, dans un ordre religieux, rien n'est perdu ; l'observateur attentif, mais qui serait peut-être inca-

pable de faire part de ses découvertes à la postérité, trouve à côté de lui l'écrivain habile, qui se hâte de recueillir et de transmettre ses récits.

Après Charlevoix, le Père Lafitau est un des jésuites qui se sont le plus distingués comme historiens et comme naturalistes. Le *Journal de l'Instruction Publique*, dont les rédacteurs s'efforcent de réunir dans leur collection tout ce qui peut intéresser les amis sincères de la gloire de notre pays, commence aujourd'hui la reproduction du Mémoire que ce savant missionnaire présenta au Duc d'Orléans, régent de France, " sur la précieuse plante du gin-seng," qu'il venait de découvrir dans les forêts du Canada, mémoire fort rare maintenant et qui, accompagné comme il l'est, d'un *fac-simile* de la planche qui se trouve dans le volume publié à Paris, et d'un portrait avec autographe de l'auteur, sera pour les amateurs des souvenirs historiques du pays une véritable bonne fortune. Nous oussions aimé à joindre à ce mémoire une notice biographique quelque peu étendue; mais, malheureusement pour nous, le Père Lafitau était du nombre de ces apôtres zélés, dont la vie se résume dans leurs travaux et dans leurs écrits, où l'homme a toujours le soin de s'effacer derrière les grandes choses qu'il accomplit.

C'est avec beaucoup de peine et grâce à l'obligeance du R. P. Martin et de M. le Commandeur Viger, que nous avons pu réunir quelques détails que nos lecteurs jugeront, sans-doute, bien insuffisants.

Joseph François Lafitau, naquit à Bordeaux, vers la fin du 17e siècle. Le Père Martin lui-même n'a pu nous donner l'année de sa naissance. De quelques notes qu'il vient de recueillir en Europe et qu'il a bien voulu nous communiquer, nous pouvons conclure que Lafitau étudiait la théologie à Paris, en 1710, et qu'il avait demandé au Père-Général la faveur d'être destiné aux missions du Canada. Un passage de son grand ouvrage, *Mœurs des Sauvages*, nous avait fait penser qu'il n'était venu dans ce pays que vers 1712 et non en 1700, comme on l'a écrit, et nous voyons aujourd'hui, qu'en effet, il arriva en Canada en 1712 et qu'il fut immédiatement envoyé à l'ancienne mission du Sault St. Louis. Cette mission, à cette époque, offrait encore beaucoup de fatigues et certains dangers, exposée comme elle l'était, aux premiers coups de l'ennemi; mais aussi elle avait des charmes qui semblent n'avoir pas échappé au missionnaire lui-même. La vie sauvage avec sa rude poésie, les cris de guerre, l'alarme continuelle, le cliquetis des armes presque toujours retentissant; et puis le grand fleuve tourbillonnant et allant se briser sur les écueils, les blanches maisons, les rares clochers qui commençaient à briller dans le lointain, au milieu de la forêt éclaircie et au-dessus de l'écume des flots; tout ce paysage, si nouveau et si saisissant pour eux, devait frapper vivement l'imagination des étrangers. Disons-le à notre grande honte, le Sault St. Louis est un de ces endroits trop inconnus, ou plutôt, trop méconnus de nos jours, où, à des beautés naturelles du premier ordre se rattachent des souvenirs historiques du plus vif intérêt. Tandis que les touristes européens, comme M. Marmier et M. Ampère, viennent



serrer la main au pauvre prêtre de Caughnawaga (1), heureux d'apprendre quelque chose de sa bouche, nous n'allons, nous, dans ce lieu célèbre, que pour y prendre le chemin de fer et nous éloigner, à toute vapeur, de l'ancien théâtre de la foi et du courage. Cependant, si nous entrons à la mission, on nous y montrerait peut-être encore le fauteuil qui a servi à Lafitau et la modeste chambre où Charlevoix vint plus tard prier, méditer et travailler.

Ce fut dans l'ancienne mission du Sault, que le premier s'occupa surtout à préparer les matériaux de son grand ouvrage, intitulé : "Les Mœurs des Sauvages Américains comparés aux Mœurs des premiers temps ;" comme il nous l'apprend lui-même : " Pendant cinq ans, (2) dit-il, que j'ai passés dans une mission des sauvages du Canada, j'ai voulu m'instruire à fond du génie et des usages de ces peuples, et j'y ai surtout profité des lumières et des connaissances d'un ancien missionnaire jésuite, le Père Julien Garnier, etc. Je ne me suis pas contenté de connaître le caractère des sauvages et de m'informer de leurs coutumes et de leurs pratiques ; j'ai cherché dans ces pratiques et ces coutumes comme des vestiges de l'antiquité la plus reculée."

Au milieu de ce travail et au moment peut-être où il y pensait le moins, il eut le bonheur, qu'il avait longtemps ambitionné, de trouver, à quelques pas de sa demeure, cette célèbre plante du gin-seng dont on commençait à parler alors en Europe (3). Tous les détails de cette découverte sont rapportés avec une simplicité charmante dans le mémoire auquel nous renvoyons les lecteurs : ils y verront, en même temps, la description de la plante, ses vertus et les opinions qui partageaient les savants à son sujet. Il suffira de dire ici que le gin-seng, *panax*, est un genre de la famille des *araliacées*. Les Chinois, les Japonais et les Tartares, le préconisaient comme un remède universel, ce qui justifie le nom (*panacée*) que les savants lui ont donné (4). En Chine, il se vendait au poids de l'argent ; trois onces de ce métal pour une once de gin-seng. Aussi, la découverte qu'on en fit dans nos forêts produisit presque autant d'émotion, excita presque autant la cupidité que le fait aujourd'hui la découverte des plus riches mines de la Californie, de l'Australie ou de la Nouvelle Calédonie. Nous citerons, à ce

---

(1) On écrit Caughnawaga et Cabnawaga ; mais la meilleure orthographe pour la prononciation française est *Kahnawaké*. D'après feu M. Marcoz et le M. de Lorimier, descendant des Iroquois par sa mère, ce nom signifie *rapides*.

(2) Comme le Père Lafitau dit qu'il resta cinq ans missionnaire, et comme il est prouvé qu'il repassa en France en 1717, il est constant qu'il vint en Canada en 1712. Du reste, nous l'avons dit en commençant, cette remarque s'accorde avec les notes du Père Martin.

(3) Bouillet place cette découverte vers 1712 ; la Société Historique de Québec en 1720 ; mais Lafitau nous dit qu'il trouva le gin-seng en 1716, lorsque le fruit était dans sa maturité, c'est-à-dire, dans l'automne.

(4) Du grec *pan* tout et *anekomai* guérir.

sujet, notre historien M. Garneau : " Le gin-seng que les Chinois tiraient à grand frais du nord de l'Asie, fut porté des bords du St. Laurent à Canton. Il fut trouvé excellent et vendu très cher ; de sorte que bientôt une livre, qui ne valait à Québec que deux francs, y monta jusqu'à vingt-cinq francs. Il en fut exporté, une année, pour 500,000 francs. Le haut prix que cette racine avait atteint, excita une aveugle cupidité. On la cueillit au mois de mai au lieu du mois de septembre, et on la fit sécher au four au lieu de la faire sécher lentement et à l'ombre : elle ne valut plus rien aux yeux des Chinois, qui cessèrent d'en acheter. Ainsi, un commerce qui promettait de devenir une source de richesse, tomba et s'éteignit complètement en peu d'années." Ceci prouve que nos pères méritaient un peu le reproche qu'on nous adresse aujourd'hui, de vouloir recueillir presque avant d'avoir semé. Toujours est-il qu'en 1754 on n'en exporta que pour 33,000 francs, et de ce grand commerce, il n'est resté qu'un dicton populaire que nous avons entendu plusieurs fois répéter à des vieillards dans nos campagnes : " *C'est tombé, ou ça tombera comme le gin-seng.*"

Le commerce du gin-seng a cependant continué à se faire de l'Amérique à la Chine, et, chose étrange que nous apprend le Dictionnaire de McCulloch, les marchands anglais l'ont, pendant longtemps, acheté des négociants des Etats-Unis, l'important en transit en Angleterre et l'exportant à la Chine tandis qu'on aurait pu l'exporter du Canada. Aujourd'hui, les Américains l'exportent directement eux-mêmes à la Chine. Depuis quarante ans une forte proportion de ce qui s'en consomme est exportée des Etats-Unis. La Chine et le Japon sont, du reste, les seuls pays où l'on paraît croire aux vertus de cette plante et c'est, par conséquent, le seul marché qu'on lui connaisse. Le gin-seng s'exporte tantôt cru, tantôt préparé. Il en a été découvert dans les monts Himalaya, mais son exportation à la Chine ne paraît pas avoir réussi. Cependant, la concurrence du commerce américain en a fait baisser le prix, et il ne se vend pas aussi cher que lorsque tout l'approvisionnement se faisait en Tartarie. Le gin-seng cru se vend à Canton de 60 à 70 piastres par picul (poids chinois équivalent à 133½ livres avoirdupois), et préparé il se vend de 70 à 80 piastres. En 1862, il en a été exporté des Etats-Unis à la Chine 158,455 livres, équivalent à 102,703 piastres. Il ne paraît point que le gin-seng de l'Amérique du Nord soit en rien inférieur à celui de la Tartarie, et sa dépréciation pendant un certain temps, a été dû uniquement aux causes que mentionne M. Garneau. On ne voit point que celui des Etats-Unis se vende moins cher que celui de la Tartarie ou du Thibet, et, dans tous les cas, celui du Canada bien préparé doit valoir au moins celui des Etats-Unis. C'est donc une branche de commerce assez importante encore aujourd'hui que nous avons perdue uniquement par notre faute, et qu'il ne tiendrait qu'à nous de reconquérir, puisque le gin-seng croît encore dans nos forêts aujourd'hui comme au temps de Lafitau. La plante existe encore dans les environs même du Sault St. Louis, et M. St.-Germain, curé de St. Laurent, en a trouvé dans les bois du comté de Terrebonne.

Dans son mémoire, le Père Lafitau s'occupe surtout d'établir

l'identité de la plante qu'il avait découverte avec celle qui était si fameuse à la Chine. On a nié depuis cette identité et aujourd'hui même, dans tous les dictionnaires (1), on attribue à tort au gin-seng d'Amérique une grande infériorité. Le passage suivant, d'un des mémoires publiés par la Société Littéraire et Historique de Québec, attribué à M. Querdisien Trémais par notre savant bibliographe, M. Faribault, corrobore ce que nous avons déjà dit, d'après M. Garnau, sur l'unique cause de la dépréciation de notre gin-seng à la Chine (2): " C'est ici, écrit l'auteur de ce mémoire, le lieu de dire qu'il eût peut-être été à souhaiter que la Compagnie des Indes eût eu le commerce du gin-seng. On n'en fait usage qu'à la Chine où la Compagnie seule a le privilège d'envoyer des vaisseaux. Autrefois ce commerce était presque inconnu en Europe, les Chinois tiraient le gin-seng de la Tartarie; ce n'est que depuis quelques années qu'on l'a découvert en Canada. Dans le commencement, il ne valait que trente à quarante sols la livre, séché et trié, et la Compagnie ne regardant point cet objet, permit aux officiers et supercargues de ses vaisseaux de la porter à la Chine en pacotille; mais, en 1751, s'étant aperçus que le commerce du gin-seng devenait considérable, elle défendit aux officiers et supercargues de ses vaisseaux

(1) On lit dans le Dictionnaire des Sciences et des Lettres de Bouillet (1857):—" En Asie, où on lui fait subir une préparation à cet effet, cette racine est livrée au commerce transparent. La saveur en est aromatique, d'abord sucrée, ensuite âcre et amère. Elle est tonique, stimulante et réparatrice. Les Chinois, les Japonais et les Tartares s'en réservent comme un remède universel, et l'empereur de la Chine s'en réserve le monopole. On la vendait encore, au siècle dernier, deux à trois fois son poids en argent en Chine même. On ne la trouvait alors, dit-on, qu'en Tartarie, entre les 10e et 30e degrés de latitude est, à partir de Pékin, et les 30e et 47e degrés de latitude nord. Elle ne fut apportée en Europe qu'en 1696. Le Père Lafitau vers 1712 la trouva en Canada; mais le gin-seng d'Amérique passe pour être inférieur. Du reste, il s'en fait de beaucoup que cette plante produise dans nos climats les merveilleux effets dont parlent les asiatiques. Peut-être la dessiccation, la rétiné, la vermoulure sont-elles pour beaucoup dans cette infériorité. On cultive mais rarement le gin-seng dans nos jardins botaniques; il s'y multiplie difficilement.

(2) *Considérations sur l'état présent du Canada*, octobre 1758, dans la "Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, d'après des manuscrits récemment obtenus des archives et bureaux publics en France, publiés sous la société littéraire et historique de Québec."—Québec, W. Cowan et fils, 1840. On remarque que l'auteur écrit *gin-sing*. Lafitau et Charlevoix écrivent *gin-seng*, d'autres, *ging-seng*, d'autres enfin *geng-seng*. McCulloch dit que les Chinois appellent cette plante *yan-sam* et que les Tartares l'appellent *orkota*. En hollandais, en allemand et en italien c'est *gin-seng*; dans cette dernière langue aussi *gin-sen*. On verra que Lafitau insiste beaucoup sur la signification du mot chinois, qui veut dire *les cuisses de l'homme*, et sur celle du nom iroquois *garent-oguen*, qui a le même sens. La biographie universelle dit que le nom chinois se prononce *gin-chen* et que le nom Mandchou est *orkhoda*.